

Jacques Benoît, *Jos Carbone*, Montréal, Éditions du Jour, « Les Romanciers du jour », 1967, 120 p.

Jean-Cléo Godin

Volume 4, numéro 2, 1968

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036321ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036321ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Godin, J.-C. (1968). Compte rendu de [Jacques Benoît, *Jos Carbone*, Montréal, Éditions du Jour, « Les Romanciers du jour », 1967, 120 p.] *Études françaises*, 4(2), 229–230. <https://doi.org/10.7202/036321ar>

## COMPTES RENDUS

JACQUES BENOÎT, *Jos Carbone*, Montréal, Éditions du Jour, « Les Romanciers du jour », 1967, 120 p.

L'auteur écrit, en exergue au premier chapitre: « Tu pourrais bien t'appeler Jos Carbone ». Et tel l'« hypocrite lecteur, mon frère » de Baudelaire, cette petite phrase semble une invitation à la complicité et au dialogue: un moyen de nous prévenir aussi, peut-être, que les personnages ne sont là que pour jouer, à notre place et à notre intention — nous qui sommes inhibés par les conventions d'une société trop bourgeoise et trop polie — le jeu des pulsions instinctives, sauvages, nocturnes.

Ils habiteront, premier homme et première femme d'une humanité recommencée, la hutte qui prend racine dans nos forêts intérieures, ou la maison souterraine — celle-là beaucoup plus menaçante — de nos passions les moins avouables, et les plus violentes; et la présence voisine de l'étang bourbeux, au fond de sable mouvant et qu'on traverse sur un étrange radeau, en évoquant le vieux mythe de Charon, rappelle que les personnages s'approchent dangereusement des frontières de la mort. La mort, sombre apothéose des passions, et qui ne manquera pas d'engloutir au passage tous ceux qui, présomptueux, ont cru qu'ils traverseraient deux fois l'Achéron. Des cinq personnages de ce récit — Jos Carbone et sa compagne Myrtie, l'intrus Pierrot, Pique et sa compagne Germaine —, les trois derniers sortiront perdants de cette aventure sauvage: comme par hasard, les trois seuls qui ont à la fois habité la maison souterraine et bravé l'étang. Pique et Pierrot meurent, victimes de leurs passions, mais surtout victimes de la sensuelle Germaine; et si celle-ci ne meurt pas dans son corps, son départ marque un échec, un exil: elle est bannie du paradis créé par Jacques Benoît, et où se poursuivra le bonheur sauvage et beau de Myrtie et Jos Carbone.

Dans ce récit bref, cinq personnages, ayant choisi la vie sauvage des bois, semblent se partager la liberté du monde. Ou plutôt: le cinquième n'était pas invité au partage; et de là viendra le drame. Pierrot, le solitaire diabolin, sorte de satyre dont la ruse et la force effraient les hommes, mais attirent

secrètement les femmes: Germaine, surtout, l'insatiable femme à la sensualité dévorante. Pique, le plus pâle de tous ces personnages, et qui joue trop bien les victimes. Enfin, le couple merveilleux que forment Myrtie et Jos Carbone, jaloux tous deux du bonheur simple et ardent qui est leur. Bonheur de dormir et rêver aux temps chauds, sous « leur » sapin; joie, pour lui, de courir vers la maison où elle l'attend, soumise, caressante, désirable; pour elle, bonheur de vivre dans la chaleur de l'attente et du désir. Tendresse émouvante d'êtres frustes, accordés à la terre, au feu, aux arbres et aux bêtes, dans une harmonie à retrouver et que, demeurés seuls, Myrtie et Jos Carbone seront appelés à posséder.

*Jos Carbone* est donc un roman poétique, à la limite, parfois, du fantastique ou de l'épopée. Et l'écriture, à l'avenant, est précise, sobre et robuste. « Opiniâtre, minuscule, patient et rusé, tel un insecte noir et dur sur un plancher de béton, Jos Carbone avançait dans la nuit. » Cette première phrase, juste, évocatrice et contrôlée, donne le ton à tout le récit; et ce langage, où s'allient le symbole et la précision du trait descriptif, se maintient avec une assez belle constance jusqu'à la fin. Langage qui n'exclut pas les particularismes — « bon à mort », « cave de père », « barda » — ou les injures homériques; jamais, pourtant, on ne sent d'hiatus entre les divers niveaux. Il y a bien quelques images naïves, quelques expressions faciles. L'ensemble, toutefois, me paraît révéler une maîtrise plutôt exceptionnelle chez un écrivain qui donne sa première œuvre.

J.-C. G.